

Enchantés!

MUSIQUE

Des « fantaisies synthétiques » et féeriques de Beverly Glenn-Copeland, exhumées du passé.

On ne saurait mieux présenter Beverly Glenn-Copeland qu'en citant ses propres mots : « *Il y a trois défis dans ma vie. Le premier est d'être noir dans une culture blanche. Le deuxième est d'être transsexuel dans une culture hétéronormative. Le troisième est d'être un artiste dans une culture commerciale.* »

Ayant reçu une assignation féminine à sa naissance, en 1944 (à Philadelphie), puis démarré sa transition dans les années 1990, Beverly Glenn-Copeland s'est publiquement affirmé en tant qu'homme à partir de 2002, sans changer de prénom. Venu à Montréal au début des années 1960 pour suivre un cursus de chant classique à la prestigieuse université McGill, dont il devient l'un des premiers étudiants noirs, il a passé l'essentiel de sa vie au Canada. Depuis cinquante ans, il mène une recherche musicale étroitement liée à une fervente quête spirituelle, dans l'orbite du bouddhisme. *Beverly Copeland*, son très beau premier album, au confluent du jazz et du folk, paraît en 1970. Au cœur de sa discographie, mince mais ô combien dense, se trouve *Keyboard Fantasies* (1986).

Autoproduit et distribué à 200 exemplaires, sur cassettes, l'album (le troisième de l'artiste) a été exhumé en 2016 – grâce à un collectionneur japonais ayant mis la main sur l'une des cassettes originales – et fait aujourd'hui l'objet d'une réédition, quasi providentielle, trente-cinq ans après sa sortie confidentielle. On y entend six livres « fantaisies synthétiques » aux strates subtiles et aux rythmiques légères, flottant entre ambient, jazz cosmique et folk féérique. Lorsqu'elle apparaît, la voix onctueuse de Beverly Glenn-Copeland amplifie encore le pouvoir d'enchantement de ces ballades en apesanteur à la beauté solaire presque irréaliste. Une musique merveilleuse qui ravit l'oreille autant que l'âme.

↳ Jérôme Provençal

☰
Christophe
Kantcheff

La Maladie,
Liberio
Bigiaretti,
traduit de
l'italien par
Jean-Pierre
Pisetta, Allia,
72 pages,
6,50 euros.

**Keyboard
Fantasies**
(Transgressive/
Pias)
beverlyglenn-
copeland.
bandcamp.com

Un coup de vieux

LITTÉRATURE

Dans *La Maladie*, Liberio Bigiaretti imagine qu'un mal mystérieux s'abat sur un jeune ambitieux sans scrupule.

À u début, *La Maladie* a des allures kafkaïennes. À son réveil, Gino Rovelli, la trentaine, ne se sent pas bien. « *Passablement alarmé, il se regarda dans le miroir et y aperçut avec horreur une image qui ne correspondait pas à la sienne: des cernes gonflés et livides, un regard éteint, des lèvres sèches, un teint jaunâtre.* » Quelle métamorphose le jeune homme est-il en train de subir ? De quel mal est-il atteint ? C'est le premier fil du récit que développe Liberio Bigiaretti, écrivain italien peu connu en France, né dans la région des Marches en 1905 et décédé à Rome en 1993. La femme de Rovelli, qu'il réveille pour lui demander son avis, lâche le mot donnant un indice sûr : « *On dirait... un vieux.* »

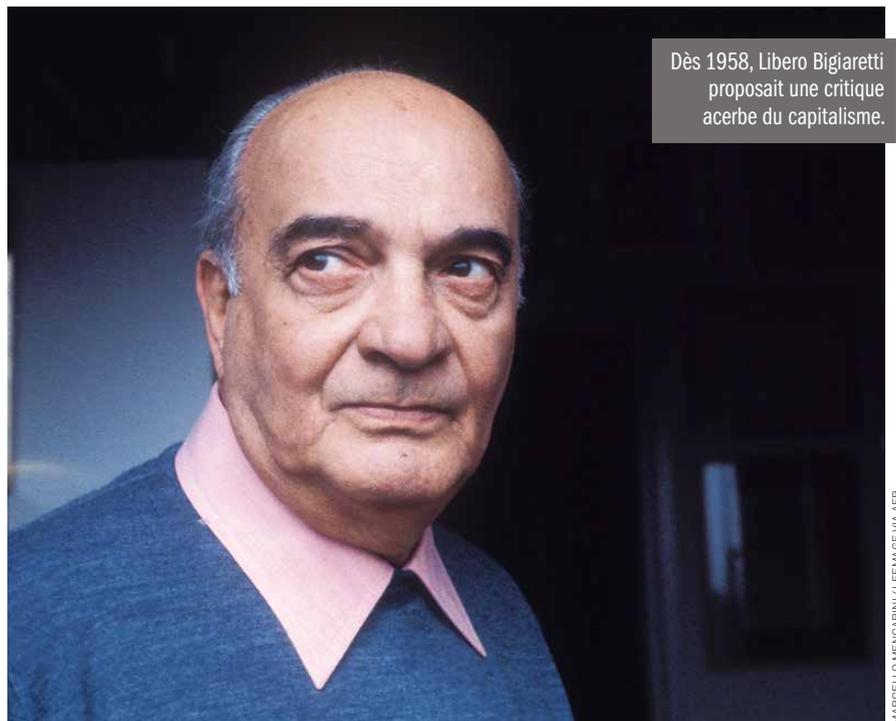
Gino Rovelli est en effet en train de vieillir à toute vitesse. La dégénérescence de ses cellules est foudroyante. Il perd de ses forces d'heure en heure et tend à ressembler à un vieillard. Il va

consulter un éminent professeur de médecine, qui s'irrite de ne pas avoir d'explication savante à cette énigme – une scène tout en grinçante ironie. À tel point que la sommité imagine autre chose : « *Un cas semblable ne s'était jamais présenté, déclara le Professeur avec agacement, car il avait le soupçon d'avoir affaire à un simulateur ou, pis, à un malade mental qui voulait se faire passer pour quelqu'un d'autre, peut-être pour son fils. Et la pensée que ce cas nécessitait moins un diagnostic qu'une enquête policière lui traversa l'esprit.* »

Une nouvelle maladie faisant son apparition, l'incapacité de la médecine à y faire face, voilà qui rappelle ce que nous vivons depuis plus d'un an. On comprend ce qui a poussé les éditions Allia à exhumer cette *novella* de Bigiaretti. *La Maladie*, publiée initialement en 1958, résonne fortement avec notre présent. Mais ce n'est pas la seule raison. Le recueil dont

est extrait ce texte ne s'intitule pas *Uccidi o muori* (« Tuer ou mourir ») pour rien. L'apparition de la mystérieuse pathologie est étroitement liée au second fil narratif que déploie l'auteur : l'ambition sociale dévorante de Rovelli, dont l'espoir, quand s'ouvre le récit, est de devenir calife à la place du calife, c'est-à-dire de prendre la place du directeur de l'entreprise où il a fait ses débuts au plus bas échelon pour atteindre le poste de directeur adjoint. Mais, pour ce faire, il doit obtenir les faveurs du Président aux dépens de son homologue, l'autre directeur adjoint. Dans la rivalité en permanence, faiseur d'intrigues à son avantage, Rovelli, dont « *on a vite fait le tour de la personnalité* », est mû par l'intérêt, jusque dans le choix de sa femme – l'amour est étranger à cet homme –, élue pour être la très proche amie de la fille du Président.

De l'étrange kafkaïen, on est passé à une acerbe comédie critique d'une société modelée par le capitalisme : c'est-à-dire vouée intégralement à ce qui est représenté comme la « réussite ». Voilà qui est sans conteste toujours d'actualité ! Bien sûr, il n'est pas interdit d'établir un lien entre le mal qui ronge Rovelli et l'existence que celui-ci a choisie. Bigiaretti avait tout compris. ●



Dès 1958, Liberio Bigiaretti proposait une critique acerbe du capitalisme.